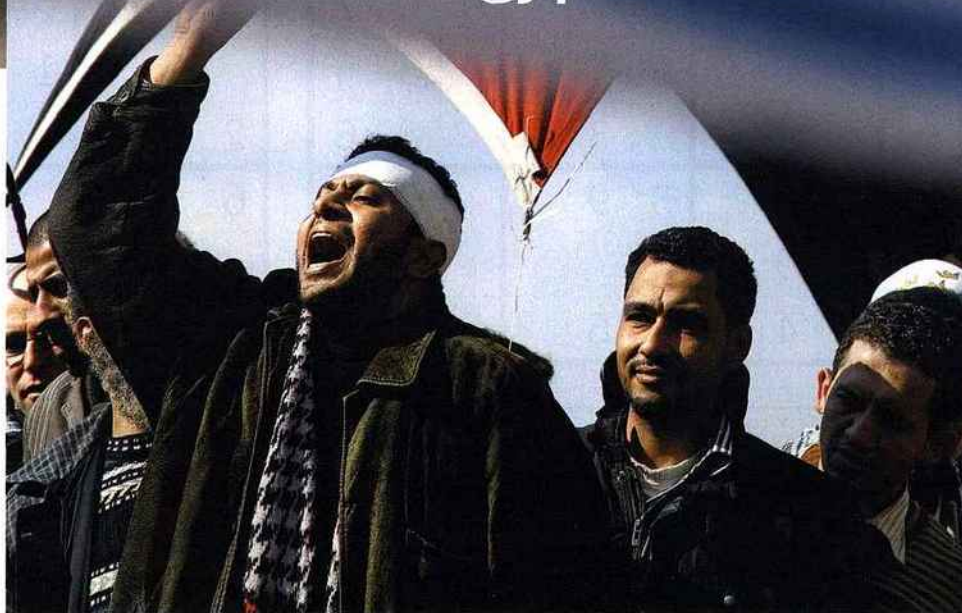


CINÉMA ENTRETIEN

Stefano Savona.

Une caméra au cœur de la révolution égyptienne



Du 29 janvier au 12 février 2011, lendemain de la chute de Moubarak, Stefano Savona a partagé le quotidien des révolutionnaires de la place Tahrir au Caire en Égypte. Il filme au plus près une révolution en marche, ses attentes, ses drames. Rencontre avec le cinéaste italien.

HD. Comment est né ce projet de documentaire ?

STEFANO SAVONA. Il n'y a pas eu de préparation. Comme tout le monde, j'étais sur Internet les 25 et 26 janvier 2011. J'ai découvert la révolution égyptienne. Mes amis égyptiens me confirmaient que c'était du jamais-vu. Je n'avais absolument pas prévu de me déplacer. J'étais en train de mixer mon film précédent. Mais j'ai une relation très intime, très profonde avec l'Égypte. J'y suis retourné presque tous les ans depuis 1990. C'est en Égypte que j'ai décidé de devenir photographe, puis réalisateur. À 20 ans, j'y ai découvert le monde. C'est là que j'ai compris que je ne voulais pas être archéologue parce que je voulais parler du monde contemporain. J'avais toujours rêvé d'y faire un film sans y parvenir. J'ai également toujours rêvé de faire des films sur la révolution. J'ai pris le premier billet pour Le Caire. Deux jours plus tard, j'étais place Tahrir avec ma caméra et mon enregistreur.

HD. Pourquoi avez-vous toujours eu envie de faire un film sur une révolution ?

S.S. C'est le moment où l'on se pose le moins de problèmes par rapport au cinéma documentaire. Quand je filme, j'ai toujours à négocier ma place, celle de la caméra au sein de situations qui ne sont pas faites pour. Sur cette place où les gens font du

« Sur cette place où les gens font du politique, chacun est en même temps sujet et objet du regard des autres. Du coup, la caméra est vraiment à sa place. Elle n'est qu'un amplificateur. »

politique, chacun est en même temps sujet et objet du regard des autres. Du coup, la caméra est vraiment à sa place. Elle n'est qu'un amplificateur. Je rêvais de filmer la révolution, la résistance. J'ai aussi rêvé plusieurs fois que j'étais dans la résistance italienne à la fin de la guerre. En général, je ne me voyais pas dans les moments de batailles mais dans ceux où la parole se mettait en place et s'organisait, comme

c'est le cas sur la place Tahrir. Je vis un peu comme un deuil le fait que, dans nos sociétés, il y a de moins en moins d'espace pour ce discours politique. On est dans une démocratie mais, récemment, elles s'est plus faite à la télé que dans les rues. Je militais et participais à toutes les choses possibles. Mais depuis mon enfance, j'ai toujours eu le sentiment d'être né au mauvais moment, de ne pas pouvoir participer à des mouvements historiques qui ont changé les sociétés, les régimes. J'ai juste la sensation d'être né dans un siècle qui n'est pas le bon.

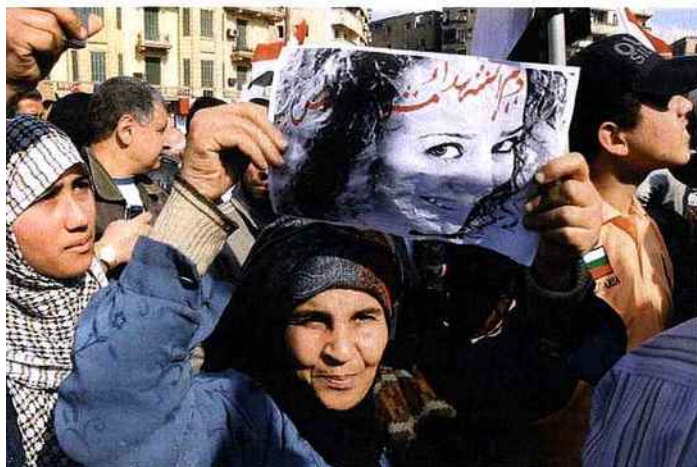
HD. Que vouliez-vous saisir de cette révolution en marche ?

S.S. Je voulais saisir la mise en place de la parole. L'Égypte n'était pas un endroit où il y avait un quelconque espace politique. J'avais envie de filmer en temps réel cette

nouveauté, la peur et l'enthousiasme qui y étaient liés.

HD. Comment filme-t-on une révolution ?

S.S. On peut la filmer de mille manières. Tout dépend de ce que l'on veut dire. On peut la raconter au jour le jour pour voir comment elle se développe d'un point de vue stratégique ou politique. On peut la filmer de l'extérieur comme l'a très bien fait la chaîne Al Djazira qui nous faisait vivre chaque bataille, chaque lutte. Ma démarche était d'être à hauteur d'homme et de raconter ce que ça voulait dire, être là, avant de savoir qui gagnait ou perdait. En revanche, je voulais vraiment partager cette sensation d'être présent, la filmer et pouvoir la partager avec les spectateurs. Après, il y a eu des problèmes de nature technique. Ils sont ensuite devenus des opportunités. Ma caméra était un appareil photo avec une très faible profondeur de champ, surtout la



nuir. Je me suis demandé comment j'allais réussir à filmer des choses très complexes avec un outil très puissant mais aussi très difficile à gérer. La recherche continue du point participait de la focalisation qu'on fait quand on cherche à comprendre. J'ai découvert au fur et à mesure comment filmer cette révolution. On ne peut pas faire de répétitions avant de filmer une révolution.

HD. Comment avez-vous pensé le travail de montage ?

S. S. C'était la chose la plus difficile. Il fallait faire participer le spectateur à une angoisse qui était là mais qui n'est plus la sienne puisqu'il sait comment cela va se terminer. La peur, c'était de transformer le film dans une grosse fête dont on connaît l'issue. Ce n'était pas du tout le cas. Tous les jours, on sentait que ce n'était pas gagné. Le temps et l'attente étaient durs à rendre en 1 h 30. J'ai dû enduire le film de longueurs, de moments où l'on se sent un peu perdu pour partager cette angoisse. On a cherché à dire que la suite aurait pu être autre chose.

HD. Quel regard les protagonistes de votre film portent-ils, un an après, sur leur révolution ?

S. S. Pour eux, la révolution vient tout juste de commencer. Ils sont parfois retournés en masse, pendant 20 jours, sur la place Tahrir. Ils y retournent le 25. Le combat continue de façon différente. Il n'y a plus cette force du début. Mais en même temps, ils sont là. Ils n'ont pas les mêmes points de vue mais ils partagent le même idéal d'une démocratie sans le pouvoir de l'armée, dans un État laïque qui reste la suite la plus probable en Égypte. Je n'ai pas peur que l'Égypte bascule dans l'islamisme politique. Le vrai problème

pour le moment est de reconquérir le pouvoir politique confisqué par l'armée. Les élections ont été libres mais le pouvoir est encore dans les mains de l'armée. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
MICHAËL MELINARD
mmelinard@humadimanche.fr

LA CRITIQUE DU FILM

Tahrir, place de la Libération. Les hommes et les femmes qui ont renversé Moubarak

Plongée captivante au cœur de la révolution égyptienne, ce documentaire donne à voir la libération d'une parole, la prise de conscience d'une force, l'éclosion d'un désir démocratique longtemps enfoui.

Tahrir, le 29 janvier. Stefano Savona débarque avec caméra et enregistreur afin de vivre la révolution en marche. Il suit des révolutionnaires, les écoute débattre, les observe combattre et saisit l'angoisse, la peur et les espoirs d'un flot d'individus réunis pour un but commun, renverser Moubarak. La parole libérée de toute contrainte

s'exprime désordonnée, foisonnante et multiforme. Cette plongée captivante offre une vision parcellaire, singulière et pleine d'empathie pour les rebelles de Tahrir. Mais en s'attachant à des protagonistes seulement riches de leur singularité, elle donne de cette révolution un magnifique visage humain.

M. M.

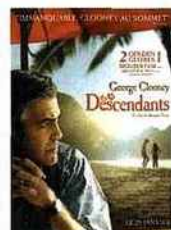


« Tahrir. Place de la Libération », de Stefano Savona. France-Italie, 1 h 31.

CINÉMA SORTIE

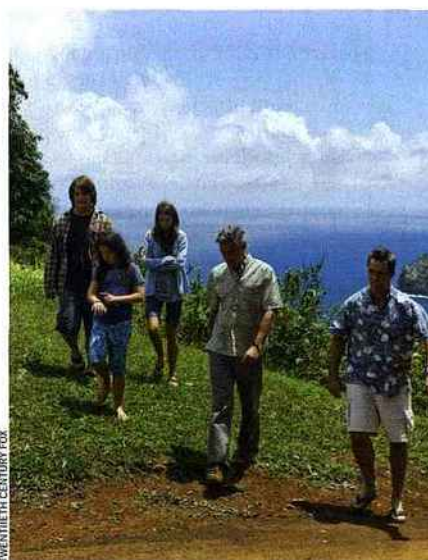
The Descendants. Clooney digne d'un Oscar

Golden Globe du meilleur acteur dramatique, George Clooney irradie cette quête existentielle d'un avocat dont la vie bascule avec le coma de sa femme et la perspective d'un enrichissement massif s'il se décide à vendre les terres héritées de ses ancêtres



de France. Hawaiï évoque d'abord le surf, les volcans et une certaine douceur de vivre. Pour beaucoup de spectateurs, les images attachées à l'archipel demeurent liées aux séries « Magnum » et « Hawaiï, police d'État ». Alexander Payne, cinéaste du questionnement existentiel masculin, en offre une vision totalement différente dans « The Descendants », son cinquième long métrage, adapté du roman homonyme de Kau

Hart Hemmings. Matt King, avocat, voit sa vie basculer avec le coma de sa femme, victime d'un accident de bateau. Père intermittent, il tente de retisser le lien distendu avec ses filles alors que des révélations dévoilent un autre visage de sa femme. Dans le même temps, il doit décider s'il conserve ou cède, pour plusieurs centaines de millions de dollars, les terres héritées de ses ancêtres sous le regard avide de ses cousins fauchés. Sous l'objectif d'un réalisateur moyen, cette histoire simple sombrerait dans la mièvrerie. Cependant, Alexander Payne excelle dans la composition des



plans. Beaux et signifiants, ils s'enchaînent comme autant de tableaux en deux dimensions. Les comédiens, George Clooney en tête, servent à merveille cette réflexion sur la filiation, l'héritage et l'attachement au territoire. Elle est certes un brin consensuelle. Elle n'en reste pas moins très séduisante.

M. M.

« The Descendants », d'Alexander Payne. États-Unis, 1 h 50.